

**3<sup>e</sup> dimanche de Pâques - Année A**

**Frère Giovanni Battista**

**Livre des Actes des Apôtres 2,14-22b-33**

**Psaume 15**

**Première lettre de saint Pierre apôtre 1, 17-21**

**Évangile selon saint Luc 24, 13-35**

**Église Saint-Gervais - Saint-Protais, Paris**

**19 avril 2026**

Vous avez sans doute remarqué que, bien que nous soyons déjà parvenus aujourd'hui au troisième dimanche de Pâques, les trois lectures — pas une seule, mais les trois — demeurent fortement enracinées dans l'événement de la Passion de Jésus. On aurait pu penser qu'une fois célébrée la résurrection de Jésus, tout ce qui avait précédé — à savoir sa souffrance, les maltraitances qu'il a subies, l'abandon et même la trahison de la part de ses proches, et finalement sa mort et sa sépulture — était devenu automatiquement un passé à oublier. Alors que non, pas du tout, au contraire. Aucune de ces trois lectures n'omet de rappeler, d'insister, et surtout de lier, d'allier la victoire du Christ au sacrifice du Christ sur la Croix.

Cela nous fait comprendre que ce que l'on appelle le temps pascal pourrait être appelé plutôt le temps du mystère pascal, parce que nous ne pouvons pas faire mémoire de la résurrection de Jésus et la célébrer en ignorant, ou pire encore, en oubliant ce qui s'est passé avant.

Ceci dit, il est évident que la manière de parler de la Passion de Jésus après sa résurrection n'est pas du tout la même qu'avant ou que celle du Vendredi Saint. Car il ne s'agit pas simplement d'annoncer des événements, comme Jésus l'avait fait en confidence à ses disciples avant sa Pâques, ou de les décrire comme dans les récits de la Passion. Désormais, nous jouissons d'une lumière nouvelle qui nous fait comprendre les choses d'aujourd'hui à partir du Christ Ressuscité. Plus exactement, on dirait qu'il s'agit d'une relecture théologique.

Et à l'intérieur de cette relecture, la pleine compréhension du mystère pascal nous amène à une découverte assez surprenante, voire choquante si l'on ne parvient pas à maintenir nos réflexions en cohérence avec ce qui s'est passé. C'est que Dieu le Père savait d'avance que son Fils serait tué. Et plus encore : la mort du Christ relevait d'un dessein préétabli, prémédité, non seulement du côté de ceux qui ont tué Jésus (cela n'est pas choquant, on sait bien que certains se sont mis d'accord avec Judas), mais même et surtout du côté de Dieu. Dieu le Père non seulement

savait d'avance que son Fils serait tué, mais que les choses devaient se passer ainsi : c'était son dessein.

Et ce n'est pas moi qui le dis, il suffit de lire les trois lectures de ce dimanche. Chacune d'elles, à sa façon, mentionne ce mystère :

- Première lecture : « *Cet homme, livré selon le dessein bien arrêté et la prescience de Dieu, vous l'avez supprimé...* ».
- Deuxième lecture : « *Ce n'est pas par des biens corruptibles... que vous avez été rachetés [...] mais c'est par un sang précieux, [...] le Christ. Dès avant la fondation du monde, Dieu l'avait désigné d'avance* ».
- Évangile : nous y trouvons l'expression la plus forte de ce mystère, car c'est Jésus lui-même qui parle de la nécessité de sa mort : « *Esprits sans intelligence ! [...] Ne fallait-il pas que le Christ souffrît cela pour entrer dans sa gloire ?* ».

Nous passons souvent à côté de ces affirmations, mais aujourd'hui nous ne pouvons les ignorer, car à trois reprises les lectures insistent sur cette idée. C'est un mystère, disons-le clairement, mais un mystère désormais annoncé, proclamé et confié à notre foi : le Christ devait mourir, le Christ devait donner sa vie pour nous. Non seulement c'était nécessaire, mais c'était même ce que Dieu voulait.

Ce sujet est crucial, non seulement pour comprendre Jésus, mais aussi pour nous, parce que nous aussi, dans notre vie, nous avons à souffrir. Combien de fois, quand un événement douloureux nous touche, disons-nous : « Pourquoi cela m'est-il arrivé ? Qu'est-ce que j'ai fait de mal pour mériter tout ça ? »

Essayons alors, sans vouloir ni pouvoir épuiser ce mystère, de tirer de ce que Jésus a vécu une lumière pour nous.

D'abord, une question fondamentale : Dieu aurait-il pu nous sauver autrement qu'en mourant sur la Croix ? Oui, bien sûr, car rien n'est impossible à Dieu. Et pourtant, le Père n'a pas refusé de livrer son Fils à la mort, et son Fils, à son tour, ne s'y est pas soustrait. Cela veut dire que la Passion du Christ ne fut pas un accident imprévu ou une erreur de parcours, mais surtout que Dieu, lui qui est le Tout-Puissant, n'a pas peur de souffrir.

Et rien que ce constat est déjà un Évangile, une bonne nouvelle pour nous. Dieu ne considère pas la souffrance comme une expérience qui puisse diminuer sa gloire ou sa puissance divine. Imaginez si Jésus avait fui la Croix et nous avait sauvés simplement par un acte de sa volonté divine. Nous serions sauvés, certes, mais comment ? Nous aurions reçu ce salut comme une réalité totalement extérieure à notre vie, comme quelque chose qui ne nous touche pas vraiment, qui ne pénètre pas dans notre existence marquée par tant de souffrances. Bref, nous serions seuls face à nos douleurs, au point de faire de la souffrance une divinité tyrannique à laquelle nous devrions nous soumettre.

Eh bien non ! Le Christ, dans ses souffrances où nous pouvons plonger les nôtres, a tracé un chemin qui mène à la vie. Ce bonheur n'est pas une simple consolation, c'est une force qui nous permet de continuer à espérer, à vivre, et même à sourire, même au milieu des situations les plus sombres. Dieu n'a eu ni honte ni peur de plonger dans la nuit la plus obscure du mal pour nous faire don de cette force.

Mais ce n'est pas tout. Si l'on se contentait de dire que Dieu n'a pas peur de souffrir, on pourrait le prendre pour un être simplement plus courageux que les autres. Or, la puissance de Dieu est indissociablement unie à l'amour. Le Christ souffre pour nous montrer, et surtout pour déclencher, la force de son amour. Le Christ meurt par amour, il obéit au Père jusqu'à la mort par amour. Comme l'écrivait le P. Surin, sur la Croix, Jésus a accepté de tout perdre sauf son amour.

Pâques, avant d'être la victoire de la vie sur la mort, est la victoire de l'amour sur le mal. Voilà pourquoi nous pouvons déjà nous réjouir. Même si la victoire sur la mort ne sera manifeste qu'à la fin des temps, la victoire de l'amour sur le mal, elle, est déjà notre partage dès à présent pour tous ceux qui choisissent de suivre le Christ.

Comme l'écrivait saint Jean-Paul II : « La souffrance humaine a atteint son sommet dans la passion du Christ... Elle a été liée à l'amour qui crée le bien, en le tirant même du mal. La Croix du Christ est devenue une source d'où coulent des fleuves d'eau vive<sup>1</sup> ».

*« Méditez l'exemple de celui qui a enduré une telle hostilité [...], et vous ne serez pas accablés par le découragement » (He 12,3).*

C'est bien grâce à cet amour victorieux que la Pâque du Christ devient aussi notre Pâque, tout comme le don de la plus grande force que nous puissions désirer contre tout obstacle à l'amour, au bonheur et à la vie en plénitude.

<sup>1</sup>Lettre apostolique *Salvifici doloris*, n° 18.